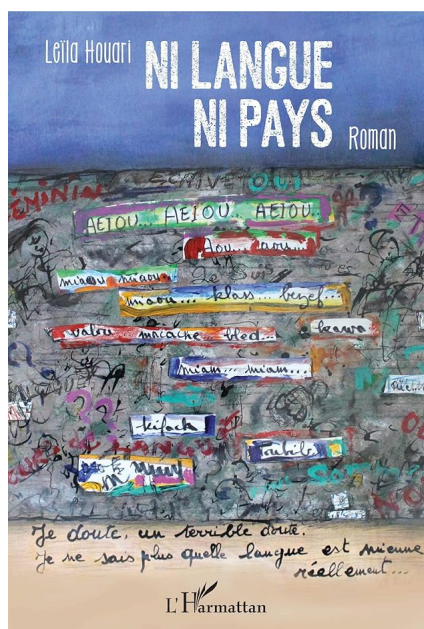




Leïla Houari : *Ni langue ni pays* (2018) Apatride

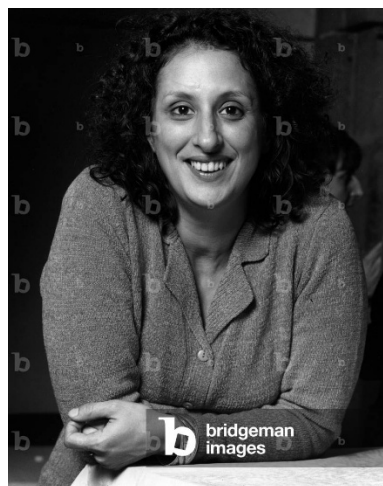
Langue ; Pays ; Apatride ; Traumatisme ; Mère ; Fille ; Génération ; Solitude ; Intégration ; Identité ; Attentats ; Peur ; Intégration ; Maroc



Date de publication originale : 2018.

Pages : 163 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.



Résumé :

Ni langue ni pays raconte l'errance intime de Fatima, née au Maroc et élevée en Belgique, qui cherche à comprendre qui elle est – et d'où elle vient – entre deux mondes qui ne la reconnaissent pas tout à fait. À travers des fragments de mémoire, elle revit son enfance d'exilée, sa langue maternelle perdue, sa jeunesse bruxelloise, et le silence d'une mère courageuse qui ne dit pas tout. Peu à peu, les souvenirs se mêlent aux questions d'identité : où est son pays, quand on en a deux ? Quelle est sa langue, quand on en parle plusieurs sans s'y sentir chez soi ? Dans une écriture proche du monologue intérieur, Leïla Houari signe un roman sur la quête d'appartenance et la beauté fragile de l'entre-deux ou peut-être plus exactement du tiers lieu que l'on habite avec l'invention, le récit, et les mots.



L'autrice :

Leïla Houari est une écrivaine et journaliste belge d'origine marocaine née en 1958 à Casablanca. Elle rejoint sa famille installée en Belgique au milieu des années 1960 et grandit à Bruxelles, dans un environnement marqué par le déracinement et la migration. Cette double appartenance – Marocaine par ses origines, belges par son parcours – façonne très tôt sa perception du monde et devient la matière première de son œuvre. Pour elle, écrire revient à explorer les frontières mouvantes entre les langues, les cultures et les identités. En 1985, elle publie son premier roman, *Zéïda de nulle part*, aux éditions L'Harmattan. Inspiré de son expérience d'enfant d'immigrés, ce texte fort et poétique évoque la vie d'une jeune fille entre deux mondes, étrangère partout, appartenant à la fois à la mémoire familiale et à la société d'accueil. Le livre connaît un bel accueil critique et lui vaut le prix de la Fondation Laurence-Trân 1985. Houari poursuit ensuite une œuvre à la fois discrète et essentielle, composée de récits, de nouvelles, de pièces de théâtre et de textes poétiques, souvent publiés dans des collections ou revues francophones. À travers ses ouvrages, elle continue à explorer les thèmes de l'exil, de la mémoire, du rapport à la mère, du bilinguisme et de la perte de la langue maternelle. Son écriture, sensible et fragmentée, fait entendre une voix féminine lucide, parfois blessée, toujours libre, qui cherche à dire la complexité partout et nulle part. Installée à Paris depuis les années 1990, Leïla Houari s'investit également dans des actions culturelles et sociales comme des ateliers d'écriture, des projets d'alphabétisation, ou encore des rencontres autour de la littérature migrante. Ces activités prolongent son engagement pour une parole ouverte, plurielle et enracinée dans la réalité des vies déplacées.



Apatride

« ‘J’en reviens à votre naturalisation, quel sentiment avez-vous ressenti encore ? Quel mot vous vient directement à l’esprit, ne réfléchissez pas.’ Sa question me perturbe. ‘Soulagement, oui c’est ça sou...la...ge...ment...Par la suite, je ne savais plus trop si je devais rire ou pleurer, si j’avais gagné ou perdu quelque chose [...]’ ». » (p. 16-17)

Le titre du roman de Leïla Houari, *Ni langue ni pays* annonce déjà la couleur : le sentiment apatride, barbare (au sens étymologique du terme : étranger, qui ne parle pas la langue) de la narratrice autodiégétique, « Madame Fatima BENGHALI, née à Casablanca le 17 janvier 1962 » (p. 11) a trait à son impossibilité à trouver sa véritable place dans un pays qui la naturalise, au sein d’une langue qu’elle apprivoise (p. 23) mais qui ne sont pas les siens (sans qu’elle puisse prétendre renouer pleinement avec ceux perdus). Dans ce récit, Leïla Houari met ainsi en exergue deux aspects fondamentaux des récits de la (post)migration. Le roman s’ouvre sur un « Avant-propos » avec en tête le fac-similé du document de naturalisation de la narratrice, une position initiale et liminaire qui témoigne de l’importance dans les complexités de la vie de la protagoniste. Ce document est en effet directement suivi par un chapitre intitulé « Cellule de crise », dans laquelle le lecteur est confronté à la première séance psychologique (d’urgence) de Fatima :

Docteur, je vous remercie d’avoir accepté de me prendre en urgence. – Ne vous inquiétez pas, vous m’avez quelque peu intrigué avec vos questions. Alors, dites-moi ce qui vous tracasse, je sais que vous êtes marocaine [sic] et citoyenne belge depuis de nombreuses années. (p. 13)

Ce qui tracasse Fatima est en réalité des cauchemars récurrents : un sentiment oppressant de se retrouver dans une impasse tout en étant violemment sommée d’avancer (p. 13). Il apparaît très rapidement que le processus de naturalisation (avec le gain et/ou la perte d’un pays et d’une langue) ainsi que la relation avec la mère sont en jeu dans les difficultés psychologiques de Fatima¹ : « – La séance a été longue. Ce n’est pas si mal pour une première fois. Il va falloir procéder par étapes. Revenir au début de votre histoire, votre mère, la langue, le pays, votre accent, nous devons creuser. » (p. 22). La suite du roman est divisée en trois parties – « Bruxelles », « Paris », « Bus

¹ Dans cette analyse, nous n’explorerons cependant pas la question de la mère. Notons simplement que la figure maternelle fonctionne comme un métonymie de la langue (dite maternelle) ainsi que du foyer, du pays : « Je ne sais plus quelle langue est mienne réellement et le plus terrible... [...] En ce moment, il m’arrive de penser que je n’ai pas vraiment eu de mère... » (p. 14) On peut ainsi aisément considérer que la figure maternelle cristallise et incarne les craintes et difficultés éprouvées par Fatima. Leur relation évoluera d’ailleurs au fil de l’intrigue jusqu’à finir par voyager ensemble au Maroc (le pays natal) et à établir une compréhension mutuelle.



351 »² – toutes composées de petits épisodes qui ne sont pas sans rappeler ce que l'on retrouve dans les romans de [Mina Oualdlhadj](#), de [Kaoutar Harchi](#) ou encore de [Kenan Görgün](#). Si toutes celles-ci semblent liées à la scène initiale dans le cabinet du docteur – le style onirique fait de phrases courtes, d'associations d'idées et de réminiscences n'est évidemment pas sans suggérer la dimension psychanalytique de la démarche de la narratrice – les chapitres réflexifs peuvent aller des souvenirs de discussions avec le père³, la mère, et la fille, à son arrivée en Belgique, ses premiers jours d'école, ou encore à son passage chez Pôle emploi, *etc.* Toutes néanmoins, font intervenir, de façon plus ou moins explicite, les aspects évoqués précédemment à savoir le rapport à la langue et au pays. Bien qu'un des chapitres soit explicitement intitulé « Langue » et qu'il interroge explicitement le rapport de Fatima à la langue de sa mère et à la langue française⁴, un des passages les plus révélateurs et emblématiques du roman en ce qui concerne le rapport de la narratrice aux langues est sans doute à trouver une soixantaine de pages plus loin :

Je ne suis pas une vraie bilingue. Je ne connais pas ma langue maternelle, j'utilise mon *bilangage*. Normal que je ne sois pas toujours comprise. Ni d'un côté ni de l'autre. J'accepte, je me contente de sourire jusqu'aux oreilles (p. 125).

Comme l'explique à merveille Fatima, elle n'a pas le sentiment de parler deux langues, mais de mobiliser, vaguement, de façon incertaine, des brides de deux langues au sein d'un même et unique langage (le sien) faisant qu'elle ne se sent en réalité pleinement à sa place ni dans l'un ni dans l'autre. D'un côté, si elle affirme bel et bien avoir apprivoisé le français, le parler quotidiennement, le maîtriser, *etc.*, il n'empêche que dans des moments de stress, *a fortiori* ceux, récents, marqués par sa détresse psychologique, Fatima indique cependant que son français s'efface, s'incline devant la langue maternelle :

– Bien. Revenons au mot langue... [dit le docteur] – Oui... Depuis quelque temps, j'ai un problème qui va sans doute vous paraître anecdotique. Je ne peux plus parler sans que ma langue fourche. Voilà... la voyelle U vire au I. Vous savez l'expression : « chassez le naturel, il revient au galop » prend tout son sens. L'autre jour, je parlais à ma fille et voilà que je lui dis « pli tard... ». (p. 21)

² Dont on devine les résonnances avec la vie de l'autrice (quoique l'œuvre soit explicitement sous-titrée : « roman »).

³ Qui lui rappelle les affres destructrices de la guerre et de l'exil (p. 48). On pourrait ici dessiner un léger parallèle avec le roman [L'Art de perdre](#) (2017) d'[Alice Zeniter](#).

⁴ « Qu'en est-il de cette langue que j'ai fait mienne aujourd'hui ? Suis-je sienne pour autant ? La langue de ma mère, je l'ai égarée en traversant la rive, elle gît quelque part au fond de la Méditerranée. Dans cette histoire, qu'ai-je perdu ou gagné ? » Ce rapport entre langue et identité est une thématique que l'on retrouve également fortement explorée dans [Anatolia Rhapsody](#) (2014) de Kenan Görgün, [Noire précieuse](#) (2020) d'[Asya Djoulait](#) et dans [Le Duel des grands-mères](#) (2022) de [Diadié Dembélé](#).



Cent pages plus loin, le même problème persiste, est de nouveau évoqué, quoique dans un état plus prononcé encore : ce n'est pas simplement l'accent qui ressurgit, mais la capacité linguistique et communicationnelle qui semble disparaître :

Pendant deux mois, j'ai eu le sentiment de ne plus rien savoir. J'étais incapable d'aligner trois mots cohérents en français. J'avais perdu ma langue d'adoption. Mais était-ce vraiment ma langue ? Quelle était donc ma vraie langue ? (p. 120)

Si l'on ne peut manquer de remarquer que la narratrice opère une distinction quasi explicite entre la langue maternelle et sa langue d'adoption⁵, force est cependant de constater que, non seulement, la narratrice n'a pas appris la langue de sa mère à sa fille (sujet qui sera d'ailleurs l'objet d'une discussion, la petite-fille n'étant ainsi pas capable d'échanger avec sa grand-mère ; p. 62-63), mais qu'elle-même est effrayée et à mal à l'aise à l'idée de réserver un hôtel au Maroc :

« Tu nous réserves une chambre à l'hôtel Ibis de Fès [demande la mère]. » Je craignais cela. [...] Elle se moque de moi. Je suis incapable de réserver une chambre. L'arabe dialectal, je connais pourtant. J'ai peur. Honte ou peur ? À l'autre bout du fil, seront-ils indulgents ? Pourtant, le français est courant ici, surtout pour une réservation. Ils vont vite deviner que je ne suis pas française [sic]. Alors, quelle langue vais-je choisir ? [...] Je ne suis pas sûre de moi quand même. Je bredouille, je suis maladroite, je mélange tout. (p. 147)

Similairement – ou corrélativement – ne pas parvenir à s'approprier ces/ses langues empêchent la narratrice de se sentir pleinement autochtone dans les différents pays qu'elle occupe d'une manière ou d'une autre : « Les Marocains sont moqueurs avec leurs compatriotes. N'ti arbia ? hchouma alik... tu ne connais pas ta langue ? » (p. 147), précise-t-elle. De même, le roman, en mettant un accent certain sur les différents attentats terroristes ayant eu lieu dans les premières décennies du second millénaire fait que la narratrice se dissocie de ses « appartenances » afin de ne pas être associée aux terroristes qu'elles dénationalisent et « déreligieusisent » d'ailleurs : « Les fous de Dieu frappent partout et sont prêts à tout pour se faire remarquer, leur seule mission : semer la discorde entre les gens, brouiller les pistes pour plus de pouvoir » (p. 122-123)⁶. Ainsi, quoique Fatima ne se sente pas nécessairement pleinement à sa place en Belgique (ou en France), finalement, la narratrice trouve un certain, une sécurité, non pas dans un entre-deux, mais dans une double non-appartenance : « Je n'ai envie d'aller nulle part, cela peut te paraître bizarre, eh bien, malgré avec tout [sic] ce qui se passe et se passera encore, je me sens sécurité ici. Je suis une étrangère parmi les étrangers » (p. 97). En exploitant la trouvaille linguistique de l'autrice à propos du *bilangage*, peut-être s'agirait-il de parler de *binationalité* plutôt que de double nationalité, voire de l'émergence d'une

⁵ On renoue une fois encore ici avec le questionnement initial du rapport à la mère.

⁶ Voir également les pages 94-95 pour une réflexion d'une actualité brûlante sur une xénophobie motivée par la peur et par la recherche d'un coupable.



possible nouvelle identité – une identité mutante, pour citer Görgün – possiblement assimilable à l'identité postmigrante. Si Fatima semble ne pas avoir de langue ni de pays, elle se sert néanmoins de l'écriture comme tiers lieu, comme lieu de l'invention d'une langue, de *sa* langue, de *son* identité et de *son* histoire⁷ : pour beaucoup, la littérature semble ainsi devenir la patrie des apatrides.

⁷ Le présent roman témoigne d'ailleurs d'une perspective hybride : outre l'ouverture sur un fac-simile, *Ni langue ni pays* intègre également le fragment d'une pièce de théâtre dont Fatima fait la lecture au psychiatre (p. 19 *sqq.*)



Sélection d'œuvres

Zeïda de nulle part, Paris, L'Harmattan, 1985. Prix Laurence Tran.

Les Rives identitaires : récit nomade, Paris, L'Harmattan, 2011.

Pour aller loin

Garcia María Manuela Merino, « Deux voix de la postmigration : Leïla Houari et Clémentine Faïk-Nzujj », *Textyles*, 2025 (68), p. 75-86, <https://journals.openedition.org/textyles/7329> [page consultée le 30 janvier 2026].

Collès Luc, « Entre le Maroc et la Belgique : un parcours littéraire et didactique avec Leïla Houari », *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique-France-Québec-Suisse* (dir. Lebrun Monique et Collès Luc), Fernelmont, InterCommunications 2007.